

Le paysage volcanique urbain de l'Etna. Catane, une ville et son sol de lave

Simona Calvagna

Résumé

L'article propose une lecture inédite du paysage urbain de Catane, au pied de l'Etna, en fonction de la présence intacte et visible de ses "résidus" volcaniques. L'évolution de la ville sur son sol de lave, ainsi que les formes de paysage produites par le regard et l'action des hommes sur ces sols, selon la théorie de l'artialisation d'Alain Roger, nous permettent de proposer le concept de "paysage volcanique urbain", un oxymore qui met en évidence toute la dimension hybride de ces lieux, entre nature et artifice.

Abstract

The article proposes an unprecedented reading of the urban landscape of Catania, at the foot of Etna, according to the intact and visible presence of its volcanic "residues". The evolution of the city on its lava soil, as well as the forms of landscape produced by the gaze and the action of men on these soils, according to the theory of artialisation of Alain Roger, allow us to propose the concept of "urban volcanic landscape", an oxymoron that highlights all the hybrid dimension of these places, between nature and artifice.

Citer ce document / Cite this document :

Calvagna Simona. Le paysage volcanique urbain de l'Etna. Catane, une ville et son sol de lave. In: Le Globe. Revue genevoise de géographie, tome 156, 2016. Italie. Paysage et identité. pp. 69-84;

doi : 10.3406/globe.2016.7396

http://www.persee.fr/doc/globe_0398-3412_2016_num_156_1_7396

Document généré le 23/10/2017

LE PAYSAGE VOLCANIQUE URBAIN DE L'ETNA CATANE, UNE VILLE ET SON SOL DE LAVE

Simona CALVAGNA

Università degli Studi di Catania - DICAR

Résumé : L'article propose une lecture inédite du paysage urbain de Catane, au pied de l'Etna, en fonction de la présence intacte et visible de ses "résidus" volcaniques. L'évolution de la ville sur son sol de lave, ainsi que les formes de paysage produites par le regard et l'action des hommes sur ces sols, selon la théorie de l'artialisation d'Alain Roger, nous permettent de proposer le concept de "paysage volcanique urbain", un oxymore qui met en évidence toute la dimension hybride de ces lieux, entre nature et artifice.

Mots-clés : Catane, Etna, volcanisme, représentation sociale des paysages, paysage volcanique, ville-nature.

Abstract : The article proposes an unprecedented reading of the urban landscape of Catania, at the foot of Etna, according to the intact and visible presence of its volcanic "residues". The evolution of the city on its lava soil, as well as the forms of landscape produced by the gaze and the action of men on these soils, according to the theory of artialisation of Alain Roger, allow us to propose the concept of "urban volcanic landscape", an oxymoron that highlights all the hybrid dimension of these places, between nature and artifice.

Keywords : Catania, Etna, volcanism, social representation of landscapes, volcanic landscape, city-nature.

L'Etna, marqueur du paysage de la Sicile orientale

De ses plus de 3000 mètres de hauteur au-dessus de la mer, le cône volcanique de l'Etna domine le paysage de la Sicile orientale. Il constitue une référence visuelle et géographique, un *Iconema* (Turri, 1979), aussi bien pour les villes et villages installés sur ses pentes que pour la large étendue des territoires qui l'entourent. L'Etna marque aussi "de son empreinte forte les paysages des provinces limitrophes de Catane (Messine, Enna et Syracuse) ; il a conditionné par son ample socle les parcours des fleuves Alcantara, Simeto et des affluents de ce dernier. Par ailleurs, il est le site privilégié d'environ un tiers des communes de la province qui y ont poussé de façon considérable au cours de la dernière moitié du XX^e s., malgré le danger que représente son activité (éruptive et

effusive) et les aspects tectoniques locaux et sous-régionaux".¹ L'Etna représente par ses dimensions un élément indispensable à la définition identitaire des paysages de la Sicile orientale : les laves s'étendent sur plus de 130 000 hectares et atteignent une hauteur d'environ 3300 mètres à partir de la base du cône au niveau de la mer. L'aspect biophysique du paysage de l'Etna peut être ramené à un ensemble d'éléments naturels et d'éléments anthropiques organisés en systèmes et composantes en étroite corrélation. À côté du système naturel et de ses composants biotiques et abiotiques, il existe le système anthropique, rassemblant les composantes relatives à l'implantation urbaine et rurale, à l'agriculture, aux infrastructures et au patrimoine historique et culturel. La lecture des relations entre le système naturel et le système anthropique permet de mettre en lumière la variété de ces milieux, l'articulation complexe entre habitat naturel et implantation de l'homme, l'interpénétration entre les caractéristiques géomorphologiques, biotiques et anthropiques qui, selon qu'elles l'emportent l'une sur l'autre, donnent naissance à des *paysages identitaires* fort différents. L'inscription récente de l'Etna sur la liste du Patrimoine Mondial de l'UNESCO, en juin 2013, montre la reconnaissance de l'exceptionnelle valeur du plus grand volcan actif d'Europe.

Catane, une ville au sol volcanique

L'étude de la ville de Catane permet d'observer les interactions entre une ville et son volcan. L'aire métropolitaine de Catane occupe la partie basse des versants sud et sud-est de l'Etna. Notre clé de lecture du paysage sera la *présence du sol volcanique* à l'intérieur du tissu urbain. Lire la ville en tenant compte de la présence intacte, visible et impétueuse d'un sol à fort caractère morphologique et dynamique, signifie observer son *paysage volcanique* et permet de comprendre le système d'interactions homme-environnement dans la ville de Catane, bâtie sur un sol de lave. Comprendre les différentes couches de coulées de lave qui se sont succédé dans l'histoire à Catane est tout sauf simple. La terre d'origine est peu visible aujourd'hui : c'est un système de fragments de nature volcanique dispersés sur un territoire fortement marqué par l'action de l'homme, qui a été épargné par la croissance urbaine des dernières décennies. Ces fragments constituent des lieux qui ont les mêmes caractéristiques biologiques et morphologiques que les *sciare* (champs de scories de lave)

qui forment l'environnement naturel de l'Etna. Mais ils ont aussi un *caractère urbain* que leur confère tout ce qui les entoure : les affleurements volcaniques parsèment le paysage urbain où ils émergent comme des éléments naturels, piégés dans un environnement artificiel.

L'ensemble formé par les friches urbaines et les éléments à caractère volcanique (rochers, parois et socles rocheux) montre la *présence répandue* du volcan dans la ville et abrite tout ce qui n'a pas sa place dans la construction sociale actuelle, tout ce qui a été rejeté par l'homme, entrant dans une sorte de marginalité. Ces lieux échappent ainsi à la maîtrise de l'homme et deviennent des refuges pour la biodiversité, des incubateurs pour l'avenir des espèces marginales en raison de la notion de Tiers Paysage (Clément, 2004) : "Fragment indécidé du jardin planétaire, le *Tiers paysage* est constitué de l'ensemble des lieux délaissés par l'homme. Ces marges rassemblent une diversité biologique qui n'est pas à ce jour répertoriée comme richesse". Par ailleurs, si on les considère comme le *négitif* de la ville construite (Careri, 1996), ces endroits peuvent aussi être vus comme des lieux de souvenirs refoulés et du devenir inconscient des systèmes urbains, le côté sombre de la ville, espace de confrontation et de contamination entre organique et inorganique, entre nature et artifice. Ils sont donc difficilement intelligibles, si ce n'est par une *recherche nomade*, suivant le concept de *walkscapes* (Careri, 2013).

L'échelle d'observation du paysage volcanique urbain

Pour saisir le caractère et l'apparence de ces paysages urbains hybrides, il s'avère nécessaire de déterminer la bonne distance d'observation. Les dynamiques du sol générées par les séismes et les coulées de lave ont toujours influencé les processus évolutifs de Catane. La ville a connu durant sa construction une série d'événements catastrophiques, une suite de fractures qui ont espacé son rythme de croissance, qui ont accéléré, ralenti ou renversé l'action continue et constante de modification de l'environnement par l'homme.

Une observation à l'échelle territoriale montrerait la prédominance des forces de la nature sur l'homme : les installations d'origine humaine révéleraient leur précarité, puisqu'elles sont construites sur la lave, qu'elles sont entourées par la lave et qu'elles pourraient éventuellement être sujettes à d'autres coulées de lave.

Par contre, une observation à l'échelle urbaine permet d'identifier

clairement et sans équivoque la façon dont les dynamiques humaines et biophysiques s'affrontent, sans que ces dernières s'imposent impérativement sur les premières. En regardant de plus près, la contribution de l'homme dans la constitution de cet environnement apparaît comme plus importante, ou tout du moins comparable à celle des phénomènes naturels.

La ville comme alternance de sols humanisés et de sols naturels

Le paysage urbain de Catane, seule grande ville sur les pentes de l'Etna, a une caractéristique unique. En effet, à l'inverse de toute autre ville construite sur des sols sédimentaires, le sol sur lequel est érigée cette ville est non seulement *objet* de modifications urbaines, mais également un *sujet*, pouvant se modifier de façon autonome. Chaque fois que la lave de l'Etna a atteint des parties de la ville, elle en a supprimé l'histoire en la recouvrant, lui donnant ainsi l'opportunité de "repartir à zéro". Catane est bâtie sur une série de strates de matières volcaniques, chacune d'elles devenant, avec le temps, le sol urbain, avant d'être recouverte par la suivante. L'ensemble des couches se développant en profondeur constitue un sol qui, outre le fait qu'il peut en permanence être envahi par d'autres laves, n'est pas constitué uniformément de la *même terre*. Il possède, au contraire, des caractéristiques géologiques et altimétriques fort différentes, puisqu'il s'est formé à différentes époques de l'histoire et qu'il présente une stratification hétérogène par son épaisseur et le nombre de couches superposées. La ville que nous apercevons aujourd'hui n'est par conséquent que la strate superficielle d'un *organisme complexe* qui se développe dans les trois dimensions.

Les différentes couches renferment des traces de l'activité de l'homme qui, à chaque fois, a colonisé ces nouveaux territoires vierges pour les transformer en espaces urbains. De cette manière, ce qui reste visible en surface aux yeux des habitants n'est pas seulement un *sol urbain* mais aussi un sol renfermant l'histoire et les traces de l'évolution de la ville.

L'influence des dynamiques géologiques sur le développement urbain de Catane

S'il est bien établi que la ville actuelle est bâtie sur un sol d'origine volcanique, il est aussi vrai que les dynamiques de formation d'un tel sol sont pour une bonne partie antérieures à l'installation de la ville elle-

même, voire d'époque grecque ou romaine, trop éloignées pour pouvoir établir un lien de type dynamique avec la configuration actuelle de la ville. L'influence que la plupart de ces coulées ont eu dans l'évolution urbanistique de Catane est ainsi de type statique : les différentes natures des terrains de fondation des bâtiments ont engendré des stratégies d'expansion de la ville liées à ces terrains et une diversification dans les processus de construction. Il ressort, par exemple, de la séquence chronologique de plans de C. Sciuto Patti (1872) que les coulées de lave qui se sont succédé ont tout à fait changé le tracé de la côte en gagnant sur la mer d'importantes aires où l'homme s'est progressivement installé.

L'urbanisation s'est faite par phases successives : elle a graduellement conquis un sol difficile et accidenté, qui a longtemps cohabité avec son occupation par l'homme, dans une dialectique de suprématie tout d'abord, puis de confrontation paritaire, jusqu'à sa disparition quasi totale dans la ville contemporaine.

Les dynamiques telluriques ont fortement conditionné l'établissement de la civilisation romaine et grecque. Mais en même temps, elles ont contribué à en effacer une grande partie de la mémoire en oblitérant les restes sous les couches de lave rapportées avec le temps.

La coulée de 1669 est le seul cas où la ville a été réellement confrontée à la force du phénomène naturel dans toute sa puissance. En effet, en raison de l'extension de la ville de l'époque sur un territoire de faible dimension, la probabilité de l'arrivée d'une coulée de lave dans le centre habité avait été modeste. Aucune des coulées précédant celle de 1669 n'a atteint la ville. Ces coulées l'ont toujours seulement menacée de loin, en envahissant les bourgs des alentours (aujourd'hui, ces bourgs font partie du territoire communal et de la conurbation de la ville).

Catane a été menacée de tout temps et à différentes occasions par l'arrivée de la lave tout près de ses remparts. Il existe des documents historiques attestant de dégâts sérieux causés à la ville par les pluies de cendres volcaniques qui ont détruit les récoltes et provoqué l'écroulement des toits des maisons par leur poids et leur chaleur (éruption de l'an 122 AD). Mais c'est en 1669 que la ville s'est trouvée pour la première fois face à face avec un front de lave d'extension considérable. Dans une première phase, la coulée de lave a entouré, et ponctuellement détruit, les fortifications, en recouvrant tout ce qui se trouvait sur son chemin, aussi bien les monuments antiques que les champs hors de la ville. Dans un

deuxième temps, les hommes ont réagi devant l'avancée de la lave. Cette réaction a consisté en une mobilisation collective et des actions coordonnées dans toute la ville pour la défense du patrimoine bâti. La population urbaine s'est engagée dans la construction de murs pour contenir l'avancée de la lave et en diverses tentatives pour dévier son flux. De nombreuses sources écrites témoignent de cette lutte incessante entre l'homme et la nature.

On peut dire pour conclure qu'à la lumière de ces faits, il s'avère impossible d'étudier l'histoire, l'archéologie, la culture et la civilisation de ces territoires sans reconstruire les phénomènes géologiques qui se sont succédé. Même si elle comporte encore aujourd'hui d'importantes lacunes, en raison des difficultés de repérage et de datation, cette reconstruction de l'histoire géologique urbaine de Catane permet une lecture des liens indissolubles entre une population et son territoire. Cela permet également de comprendre le rapport complexe et contradictoire qui s'instaure entre ces deux interlocuteurs, lorsque de telles fragilités et de telles tensions sont en jeu.

Classification des laves présentes dans la ville

On peut différencier en premier lieu les *présences hypogées* des *affleurements*. Il existe à l'intérieur du centre habité de nombreuses grottes naturelles qui se sont formées au moment des éruptions ; toutes ne sont pas connues ou explorées, et beaucoup ne sont accessibles qu'à partir de propriétés qui sont aujourd'hui privées, et passent sur des longueurs considérables en sous-sol d'une propriété à l'autre. En dehors de ces cavités naturelles appelées *grottes d'écoulement de lave* il existe, en correspondance avec les anciennes carrières de basalte dans le tissu historique de la ville, des galeries d'extraction de la *ghiara*, une matière inerte de couleur rougeâtre utilisée dans le passé pour la fabrication d'enduit. Ces grottes artificielles creusées par l'homme ne sont aujourd'hui plus exploitées. Elles présentent un risque d'écroulement local et sont souvent inaccessibles. Il s'agit d'un patrimoine à la fois naturel et culturel – citons seulement la célèbre nouvelle de G. Verga "Rosso Malpelo" qui se joue dans une de ces carrières. Ce patrimoine est aujourd'hui oublié et voué à disparaître par négligence et manque d'intérêt.

Dans la catégorie des *affleurements ponctuels* sont classés tous les éléments de petites dimensions, *éperons* ou *bancs* volcaniques selon leur

forme. Ils sont en général disposés à la base des bâtiments, piégés entre différentes constructions. Ce sont aussi fréquemment des éléments sculpturaux isolés, de dimension considérable. Dans cette catégorie sont également rangés les *jardins suspendus* qui sont souvent aménagés sur des bancs volcaniques, généralement en continuation du niveau habitable d'un immeuble résidentiel, permettant de transformer l'obstacle à l'édification en ressource pour la qualité d'habitation.

Les *affleurements linéaires* (fig. 1) sont sans aucun doute les plus répandus sur le territoire. Il s'agit d'une manière générale de parois rocheuses dont l'origine tient à de multiples mécanismes (*enclaves* de carrière, déblaiements réalisés au moment de la construction des infrastructures de la voirie, etc.), ou bien des fronts de coulées de lave qui se présentent aujourd'hui à nos yeux dans leur état originel.



Fig. 1 : Affleurements linéaires sur le Corso Martiri della Libertà
(Photo S. Calvagna)

En raison de son caractère exceptionnel, l'exemple le plus intéressant est la côte rocheuse, l'endroit où le feu (la lave) et la mer se sont

rencontrés, donnant lieu à un spectacle de la nature qui fait aujourd'hui partie de la ville, même s'il n'est pas bien valorisé.

Il y a enfin les *affleurements en surface*, qui rassemblent les friches volcaniques à l'intérieur ou aux marges de la ville (champs de lave, carrières abandonnées et incorporées dans le tissu urbain historique), ou bien les petits jardins volcaniques, dont la plupart sont d'origine spontanée, créés par les habitants d'une façon informelle, sans une volonté paysagère préalable.



Fig. 2 : La lave borde des maisons populaires dans le quartier de Nesima (Photo S. Calvagna)

Les "inventions élitaires" des paysages volcaniques urbains

On ne peut pas dire que les sols volcaniques de la ville de Catane aient été observés ou représentés par un grand nombre d'artistes et qu'ils aient été ainsi "transformés" en paysage à travers leur regard. Et pourtant, ces terrains volcaniques ont dû s'étendre davantage dans le passé et avoir plus d'éclat qu'aujourd'hui. Nous ne disposons pas de témoignages significatifs de représentations iconographiques célébrant ce type de paysage, tout du moins pas avant la fin du XVIII^e s. Au XIX^e s., l'Europe entière commence à représenter les paysages naturels extrêmes restés dans l'ombre en raison du sentiment de peur qu'ils avaient inspiré et qui n'avait

pas permis d'en apprécier la beauté : pensons à la Mer, la Montagne, le Désert, les Volcans (Roger, 1997). C'est alors que débute une véritable "manière" de faire le portrait de Catane, où se superpose à la "ville du volcan", au premier plan, la masse sombre de la lave de 1669. En effet, depuis sa première représentation du XVI^e s., Catane est vue depuis le sud, ce qui deviendra la vision stéréotypée. La raison est simple : observer la ville depuis le nord signifiait priver la ville de son *skyline* naturel, le volcan, ce qui est impensable !

Les artistes préférèrent donc toujours la vue depuis le Sud, englobant la ville et ses éléments naturels, avec l'Etna au fond, la mer à l'est et la campagne au premier plan (fig. 3). Après la coulée de 1669, cette campagne sera transformée en un désert de lave. La vue depuis le sud s'imposera davantage, puisqu'elle permet de synthétiser de manière suggestive et complète le caractère de la ville, les *sciare* au premier plan, la ville au centre et l'Etna au fond (fig. 4). Dans l'iconographie du XIX^e s., la ville bâtie est opposée à la nature sauvage des champs de lave, les deux systèmes ne s'entremêlent pas encore. La ville est délimitée par ses nouvelles défenses (Pagnano, 1992), sans interaction, comme on peut le voir sur les iconographies de la fin du XVIII^e jusqu'au XIX^e s. Au fur et à mesure qu'il y a interpénétration entre les deux systèmes et donc hybridation réciproque, on assiste à une lente et inexorable baisse de l'intérêt pour ce type de représentation. La construction du port et des infrastructures d'accès à la ville depuis le sud, marquent aujourd'hui la perte définitive de ce point de vue privilégié.



Fig. 3 : T. Spannocchi, *Veduta di Catania e pianta del suo litorale*, 1578 (Biblioteca Nazionale di Madrid, extr. de : V. Dufour, *Atlante Storico della Sicilia*, 1992)



Fig. 4 : S. Ittar, *Catania veduta dalla parte meridionale*, 1817 (archivio fotografico DAU)

Si les rochers plus récents au sud de la ville, formés après l'éruption de 1669, inspirent différentes représentations iconographiques, ceux qui s'étendent vers Messina ou vers le nord ne sont jamais représentés. Ils sont néanmoins remarqués par Guy de Maupassant, qui les décrit ainsi lors de son arrivée à Catane, dans son voyage en Sicile au printemps de l'année 1885 : "Partout, autour de nous, le sol est brun, d'une couleur de bronze. Le train court sur un rivage de lave. Le monstre est loin, pourtant, à 30 ou 40 kilomètres, peut-être. On comprend alors combien il est énorme. De sa gueule noire et démesurée, il a vomi, de temps en temps, un flot brûlant de bitume qui, coulant sur ses pentes douces ou rapides, comblant des vallées, ensevelissant des villages, noyant des hommes comme un fleuve, est venu s'éteindre dans la mer en la refoulant devant lui. Ils ont fait des falaises, des montagnes, des ravins, ces flots lents, pâteux et rouges, et, devenus sombres en se durcissant, ils ont étendu, tout autour de l'immense volcan, un pays noir et bizarre, crevassé, bosselé, tortueux, invraisemblable, dessiné par le hasard" (Maupassant, 1890:104-105).

Nous avons jusqu'ici évoqué des formes de paysages *in visu*, selon la répartition proposée par Alain Roger (1997). Quant aux expérimentations de paysages volcaniques *in situ*, elles sont très rares ; la seule expérience digne d'être mentionnée en raison de son caractère extraordinaire et atypique est la *Villa Scabrosa*, construite par le Prince de Biscari au XVIII^e s. Ce représentant de la noblesse de Catane poursuit l'idée de transformer un désert de lave en un lieu de fable, en y introduisant la végétation, en y dessinant des parcours et en réalisant un entrelacement entre la roche et la mer. La *Villa Scabrosa* est une expérimentation esthétique, mais peut-être avant tout agricole (Basile, Magnano di San Lio, 1996). Il existe de multiples récits témoignant de la volonté du Prince d'étudier le temps de décomposition de la lave et les moyens de la transformer en terrain fertile. D'autres récits révèlent par contre le caractère souriant des lieux et le fait que le jardin était pour le Prince "une source de santé et d'innocente détente" (Swinburne, 1790:138). L'innovant et l'originalité dans la conception d'un tel jardin volcanique réside dans le contraste entre la nature sauvage, forte et impétueuse et l'artifice esthétique, calculé et ciblé, de l'esprit de l'homme. Il s'agit d'une opération d'*artialisation in situ* : les qualités esthétiques d'une nature terrifiante et hostile sont dévoilées au moyen d'un artifice de l'homme.

Il ne reste aujourd'hui aucune trace de ce jardin, et peu de représentations de ce lieu singulier de l'époque de sa plus grande splendeur nous sont parvenues : pas de plans, seulement quelques vues et quelques gravures réalisées par des voyageurs étrangers (fig. 5). Le jardin volcanique de la *Villa Scabrosa* peut être considéré comme exceptionnel par rapport au cours naturel des projets des espaces verts à Catane depuis le début du siècle jusqu'à nos jours. Les deux poumons verts historiques, le *Jardin Bellini* et la *Villa Pacini*, s'inspirent de modèles canoniques qui ne tiennent absolument pas compte des spécificités locales. Le seul parc proprement dit volcanique dans la ville aujourd'hui est le *Parc Gioeni* (fig. 6) qui a été réalisé en 1994. La configuration de cette intervention est extrêmement essentielle, se limitant à introduire une seule trame de parcours intimement liés à la morphologie du terrain, installés sur les courbes de niveau conduisant le visiteur "dans" la nature géologique du parc, contrairement aux parcours réalisés dans les années 1960 – et malheureusement en partie repris – qui superposent une autre logique de projet complètement étrangère au lieu.

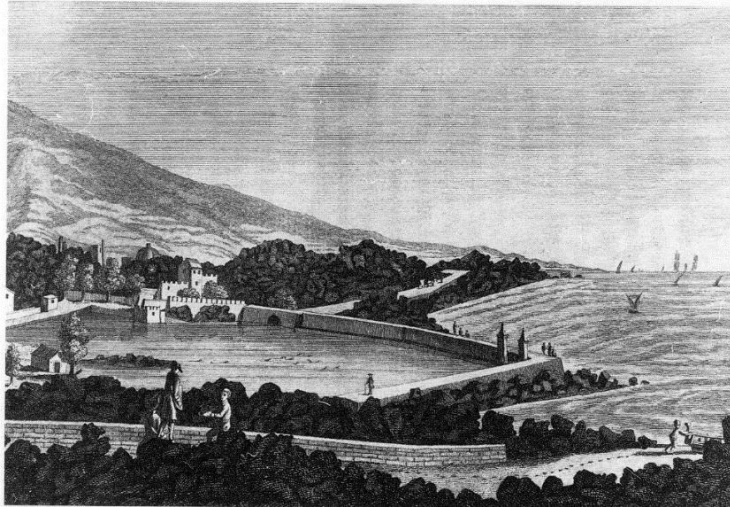


Fig. 5 : H. Swinburne, *Villa of the Prince of Biscari built on the lava of 1669*, 1785 (Biblioteca Regionale Universitaria di Catania)

Fig. 6 : Vue de l'un des parcours "géologiques" du *Parco Gioeni*, réalisé en 1994 (Photo S. Calvagna)

Même si l'on peut avoir quelques doutes sur les véritables intentions en ce qui concerne le caractère spontané et sauvage du parc, il est le seul exemple courageux d'espace vert rocheux dans la ville, pouvant ressembler par endroits à un "jardin en mouvement" de Gilles Clément, déjà cité plus haut.

Les "inventions ordinaires" de la lave urbaine

S'interroger sur le rapport qu'entretient la population urbaine d'aujourd'hui avec un sol particulier veut dire comprendre comment les acteurs de la ville contemporaine, qu'il s'agisse des acteurs institutionnels (urbanistes, politiques, etc.) ou des acteurs informels ou ordinaires (les habitants), voient la présence d'un sol volcanique dans la ville, et s'ils la voient vraiment. Il s'agit donc de dévoiler les relations qui donnent vie aux "paysages" en reconstruisant des représentations non "formalisées" mais nourries par l'intensité de la pensée de la population urbaine.

A travers l'interprétation des résultats d'une enquête qualitative que nous avons menée dans cette ville², l'ensemble de toutes les idées rassemblées a permis de constater qu'il n'existe pas aujourd'hui un réel intérêt pour la lave, comprise en tant que véritable paysage. Toutes les représentations du passé ont une valeur historique et documentaire, voire sociale par certains aspects, mais jamais esthétique. Les sentiments devant l'énorme étendue de roche obscure, cette mer noire, lorsqu'elle s'est emparée de plusieurs parties de la ville, ont dû être forts. C'est au cours du XIX^e s. que naît l'intérêt pour ce type de paysage que nous pourrions assimiler au modèle du "sublime", avec la Mer et la Montagne, car il s'agit d'un paysage qui naît de la "sublimation" de la peur que l'homme a depuis toujours manifestée face à la lave. Or, elle ne pouvait faire peur qu'à celui qui n'avait pas l'habitude de vivre avec elle, qui ne la connaissait pas, donc aux voyageurs étrangers. Celui qui habitait le territoire de l'Etna éprouvait d'autres sensations face à la lave, sensations ne rentrant pas vraiment dans le concept de "peur" : nous sommes donc plutôt en présence d'une sorte d'hostilité ou de combat avec le volcan, comme le montrent nos entretiens. Cette attitude commune est liée à l'instinct ancestral de survie de l'homme et non pas à une menace de mort que constituerait une coulée de lave, car la lave de l'Etna n'a jamais encore tué personne en raison de ses caractéristiques physico-géologiques qui ne lui permettent pas d'atteindre une grande vitesse. Le sentiment d'inimitié face à la lave naît du désert et

de la destruction qu'elle laisse sur son passage, et de l'impossibilité qu'elle génère, pour longtemps, de tirer profit des sols pour les cultures, jusqu'à ce que la roche basaltique ne se transforme en sol végétal par l'érosion. Un vieux dicton populaire dit que *là où passe la lave aucun brin d'herbe ne pousse pendant cent ans* : c'est l'agriculture qui est à l'origine de l'hostilité et, par conséquent, de la négation de la représentation de la lave comme élément esthétique. Un problème analogue s'est posé pour les terrains en milieu urbain et a entraîné une même attitude de refus de ces sols : comme il fallait démolir le basalte, une roche extrêmement dure, pour y implanter des constructions, ces terrains ont subi une perte de valeur. En effet, comme on ne pouvait pas le cultiver pour en tirer de la nourriture, qu'il était difficile d'y construire sa propre maison et que la propriété foncière n'était donc pas rentable, le sol volcanique ne pouvait être aimé ou apprécié pour ses potentialités morphologiques et paysagères, ne satisfaisant pas les exigences fondamentales, la nourriture et la construction d'un abri.

La relation homme-lave n'a d'ailleurs jamais été univoque. Car s'il est vrai que la lave apporte dans un premier temps la destruction, les sols qu'elle recouvre deviennent par la suite très fertiles et permettent une agriculture florissante, grâce aux plantes téméraires qui prennent spontanément racine sur la roche et la transforment en terre végétale. En même temps, l'homme est mis au défi d'inventer des structures et stratagèmes pour dompter ces sols vierges, à l'aide de terrasses, escaliers et murs qui forment le paysage agraire de l'Etna. En ce qui concerne le sol urbain, difficile à démolir, il s'est avéré finalement qu'il s'agissait des terrains les mieux adaptés aux fondations, et tout un art s'est développé autour pour creuser la roche et identifier celle qui par sa solidité se prêtait le mieux pour être construite.

Ce rapport contradictoire entre haine et amour envers un sol reflète l'attitude que l'habitant de Catane a envers le volcan : d'une part il le craint, en ressent la force et l'énergie, mais de l'autre, il est sous son joug, fasciné par la même énergie qui lui fait peur, par la beauté du spectacle naturel qu'il produit, ensorcelé par ses paysages. Certes, les représentations de l'Etna abondent depuis les temps les plus reculés, mais il ressort de notre enquête que l'Etna est quelque chose de différent par rapport à la lave qu'il produit. La *Montagna*, comme l'appellent les Catanais, possède une couronne de significations symboliques,

mythiques, naturelles qui font d'elle une entité vivante avec un caractère bien défini. On ne peut pas dire cela de la lave urbaine, qui a subi le sort de l'indifférence et de l'abandon.

Conclusion

Si la nature volcanique est aujourd'hui oubliée et cachée par d'autres logiques ou d'autres modèles interprétatifs, il existe bien dans la ville de Catane une matérialité impétueuse qui n'a cessé de se manifester, même enfermée dans des schémas et des logiques qui ne lui appartiennent pas. Si nous considérons les deux dimensions du paysage dans le cas de la *lave urbaine* de Catane, la matérielle et l'immatérielle, il existe une *dimension matérielle* et bio-physique très répandue et qui lui donne son caractère. Or, la population n'y porte pas, tout au moins dans l'immédiat, une attention en rapport avec l'importance de cette dimension matérielle, ni au niveau local, ni au niveau global. Il n'y a pas aujourd'hui de processus d'appropriation sociale de cette dimension de la part de la population locale, comme nous avons pu le voir dans les témoignages recueillis. Il n'existe pas non plus des modèles culturels d'ordre général dans le monde de l'art ou de la littérature, aptes à décoder ce type de paysage, hormis quelques exceptions. Les relations entre la population et les laves urbaines sont toujours involontaires ou dictées par la nécessité. Ce qui reste du sol volcanique dans la ville aujourd'hui peut être vu comme un résidu oublié de quelque chose qui a permis l'existence de la ville. En effet, les laves constituent une matière première brute qui n'a pas retenu l'attention de l'homme, elles sont donc des *lieux inaccomplis*. Si ces lieux sont inaccomplis parce que l'unique signification que l'on a jusqu'ici consenti à leur donner est celle de matière première pour la construction de la ville "pleine", ils pourraient être accomplis dès lors que l'on réussirait à concevoir pour eux une signification autre, non plus liée à la partie "pleine" de la ville, mais au "vide". La présence de la lave à l'état naturel dans la ville pourrait revêtir une signification historique, culturelle ou esthétique. L'évolution de ces paysages *embryonnaires* dépend donc de la capacité de la population à transformer l'abandon, l'inaccomplissement de ces lieux et la présence occasionnelle de ces affleurements en *patrimoine*.

Bibliographie

- Atripaldi A. M., Calvagna S., 2012, *Le forme del paesaggio, dall'Etna agli Iblei*, Roma, Anabiblo.
- Campo G., 2005, *Anabasi di Sicilia. Dalla foce alle sorgenti dei fiumi ormai senz'acqua*, Prova d'autore,
- Careri F., 1996, "Rome, archipel fractal. Voyage dans les combles de la ville", *Techniques & Architecture*, n° 427, pp. 84-87.
- Careri F., 2013, *Walkscapes : la marche comme pratique esthétique*, Paris, Chambon.
- Clément G, 2004, *Manifeste du Tiers paysage*, Paris, Sujet/Objet.
- Basile F., Magnano di San Lio E., 1996, *Orti e giardini dell'aristocrazia catanese*, Messina, Sicania.
- Maupassant G. de, 1890, *La vie errante*, Paris, Paul Ollendorff.
- Pagnano G., 1992, *Il disegno delle difese*, Catania, Edizioni CUECM.
- Roger A., 1997, *Court traité du paysage*, Paris, Gallimard.
- Sciuto Patti C., 1872, *Carta geologica della città di Catania e dei dintorni di essa, Atti dell'Accademia Gioenia di Scienze Naturali di Catania*, série III, tome 7, pp. 142-217, Catania.
- Swinburne H., 1790, *Travels in the two Sicilies, Esq. in the years 1777, 1778, 1779 and 1780*, London, J. Nichols, vol. 4.
- Turri E., 1979, *Semiologia del paesaggio italiano*, Milano, Longanesi.

Notes

1. Extrait de l'introduction de la *Relazione tecnica del Piano Paesaggistico della Provincia di Catania*, document élaboré par une équipe multidisciplinaire sous la direction de A. M. Atripaldi et G. Campo au sein du Département d'Architecture et Urbanisme (DAU) de l'Université de Catane entre 2004 et 2008, en cours de publication.
2. Calvagna S., *Les paysages vivants. Présences volcaniques dans la ville de Catane*, Thèse de doctorat, Université de Paris 1 Sorbonne et Université de Catane, 2004.